

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LE PETIT CHAPERON BLANC

I.

Louise avait quinze ans lorsqu'elle perdit sa mère, sa mère qu'elle aimait tant ! et dont elle était si tendrement aimée ! Elle fut bien à plaindre alors, la pauvre fille, car elle n'avait plus de père, et pour tout héritage sa mère ne lui avait laissé en mourant que de pieux conseils et la tutelle de deux petits enfants, dont l'aînée n'avait pas six ans.

Fille et femme de militaire, la mère de Louise avait, dès sa plus tendre enfance, enseigné à sa fille les principes de l'honneur et de la religion ; elle les lui avait enseignés, non point avec les paroles qui souvent s'effacent, mais avec les exemples qui restent éternellement gravés dans la mémoire et dans le cœur des enfants élevés selon l'esprit de Dieu. La vie de Thérèse Albigny, comme fille, comme épouse et comme mère, avait été un poème de vertus. On l'aurait volontiers béatifiée de son vivant tant ses jours étaient pleins de bonnes œuvres et de pieuses actions. Aussi, dès l'âge de dix ans, Louise sa fille passait-elle déjà aux yeux de ses jeunes compagnes pour un modèle de perfections... Elle avait grandi à l'ombre des vertus de Thérèse. Le bouton s'était imprégné des parfums de la fleur.

Depuis la mort de son époux, officier de fortune, elle portait dans son sein le germe d'une maladie qui devait la conduire rapidement au tombeau. Elle pouvait, pour ainsi dire, comp-

ter le nombre des jours qui lui restaient à passer sur la terre... Forte de courage et de résignation, soumise en tout à la volonté de celui qui dirige comme il lui plaît nos destinés, ce n'était point la vie qu'elle regrettait ; seule, la pensée d'abandonner ses pauvres enfants lui faisait envisager comme un malheur le terme fatal assigné à son existence. Elle avait un oncle dont l'excellent cœur et la fortune semblaient promettre un protecteur à ses filles ; mais des spéculations malheureuses d'abord et la mort ensuite détruisirent en deux années ces uniques espérances. Elle comptait bien de nombreux amis, mais l'amitié est souvent égoïste et personnelle.

“ Ma fille, dit-elle à Louise à son heure dernière, je vais mourir ; dans quelques heures vos larmes tomberont sur mon front qu'elles ne réchaufferont pas, car mon front sera glacé comme la pierre du tombeau. Mes lèvres fermées ne s'ouvriront plus devant la caresse de vos baisers, mes yeux éteints ne rayonneront plus dans vos yeux... Adieu, mon enfant, nous nous retrouverons un jour pour ne plus nous séparer et pour renouer dans l'amour du Seigneur la chaîne d'amour brisée par la mort. Ne pleurez pas, Louise, car du haut des cieux où je vais rejoindre votre père bien-aimé, je veillerai sur vous.

“ Dans quelque position de la vie que vous soyez appelée, n'oubliez jamais les principes d'honneur et de vertu que j'ai nourris dans votre âme. Aimez Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu. Soyez indulgente pour les autres, sévère pour vous. Rendez le bien pour le mal. L'oubli des offenses est le chemin qui conduit le plus directement au ciel. Ayez horreur du mensonge : qui sème le mensonge récolte la honte. Ne croyez pas aux protestations des hommes riches qui vous diront des paroles que vous ne pourrez entendre sans rougir. Fermez vos yeux à leurs regards, vos oreilles à leurs douces voix, votre cœur à leurs séductions. Ecoutez bien, ma fille. La vertu de la femme est une chose fragile et légère que le

“ moins soufflé peut ternir. Gardez-la toujours dans votre
“ âme embaumée par les parfums de votre innocence.

“ Plus qu’un mot, mon enfant ! car je vois que les forces
“ m’abandonnent. Aimez vos jeunes sœurs, protégez-les, veillez
“ sur elles, servez-leur de mère ; soyez leur bon ange, leur ange
“ gardien. Adieu, ma Louise bien-aimée, adieu ! je vous bénis.”

La pauvre femme, pâle et déjà froide par la sueur de l’agonie, étendit sa main droite sur le front courbé de ses enfants, elle invoqua les saints noms de Jésus et de Marie ; puis, fermant les yeux, elle rendit le dernier soupir.

Louise pleura tout un jour, toute une nuit, puis quand, malgré les usages, elle eut conduit au champ du repos le corps de sa mère et versé toutes ses larmes, elle entendit la voix de ses petites sœurs qui lui criaient : J’ai faim. La longue maladie de sa mère et les frais de ses funérailles avaient épuisé toutes les ressources de la pauvre famille. Il lui restait à peine cinq francs pour faire face aux premières exigences de la situation. Louise courut chez un orfèvre, et elle lui vendit la croix d’or qu’elle portait le dimanche pour aller à l’église, ses boucles d’oreilles en argent, l’anneau d’or que son père lui avait donné le jour de sa première communion ; puis quand elle eut du pain assuré pour une quinzaine de jours, elle alla frapper de porte en porte, demandant au nom du bon Dieu un peu d’ouvrage pour gagner la vie de ses petites sœurs, pauvres enfants que la mort de leur mère venait de rendre orphelins.

Il y avait tant d’harmonie, tant de suavité dans la voix de cette jeune fille de seize ans, qui, les yeux baissés et les mains jointes, demandait du travail pour ne pas mourir de faim ; il y avait tant de modestie et d’affliction dans la tristesse de son regard quand elle relevait les cils de sa paupière ; il y avait tant de poésie dans le galbe de son doux visage, que toutes les portes ainsi que tous les cœurs s’ouvrirent favorablement pour elle.

Louise Albigny obtint de l’ouvrage plus que ses faibles forces, trahissant son courage, ne lui auraient permis de faire en un jour. Elle prit sur son sommeil pour l’achever durant de lon-

gues heures de la nuit. Sans l'avoir jamais appris, elle menait également bien et de front le métier de modiste et de tailleuse. Tous les chapeaux et toutes les robes qui sortaient de son atelier portaient un cachet de bon goût et de distinction qui aurait fait honneur aux premières maisons de Paris. On aurait dit vraiment que ses chapeaux et ses coiffures avaient passé par les mains de mademoiselle Clara Giraud.

Bientôt toutes les dames de la petite ville de Gray voulurent se faire habiller et coiffer par elle. Grâce à l'engouement dont elle était l'objet, Louise pouvait se voir désormais à l'abri du besoin... Le fait est que l'abondance et le bien-être régnaient au sein de la petite famille. Du haut des cieux la mère morte veillait sur ses enfants orphelins.

Une longue année s'écoula de cette manière entre les larmes données au souvenir de sa mère et les espérances de l'avenir.

Alors il n'était question dans la ville de Gray que de la jeune Louise, dont la réputation de vertu et de beauté se répandait au loin. On l'avait surnommée le petit Chaperon-Blanc, en raison des couleurs qu'elle portait de préférence. En effet, c'était toujours sous des vêtements d'une éclatante blancheur qu'on l'apercevait depuis qu'elle avait ostensiblement quitté le deuil de la piété filiale. La ville entière admirait cette jeune fille de 17 ans qui, fuyant le grand jour et les dissipation permises à son âge, repoussait les coquettes vanités et les rêves trompeurs de la jeunesse pour vivre du positivisme de l'âge mûr.

C'est que Louise se rappelait sa mère mourante et les dernières paroles qu'elle avait recueillies sur ses lèvres. Louise à 17 ans n'était plus une jeune fille, car l'expérience du malheur l'avait vieillie avant le temps.

Abritée dans la vertu de son âme, loin des orages brûlants des passions et dans la pratique de la religion, elle vivait dans ses petites sœurs, qu'elle se plaisait à appeler ses enfants. Elle aimait Dieu par-dessus toutes choses, et rien n'égalait la beauté de son âme, si ce n'est la correction des lignes de son visage.

Belle et vertueuse ainsi, le petit Chaperon-Blanc ne pouvait

manquer d'avoir de nombreux aspirants à sa main. Malgré la position infime qu'elle occupait dans le monde, plus d'un prétendant s'était présenté pour la demander à un vieux prêtre qui lui servait tout à la fois de père et de directeur spirituel ; mais à aucun prix le petit Chaperon-Blanc n'avait voulu entendre parler de mariage. A chaque nouvelle proposition du bon prêtre, elle répondait négativement, disant avec un fin sourire : " J'ai toujours ouï dire à ma pauvre mère qu'une femme, " n'eût-elle qu'un enfant, ne doit jamais se remarier. Or, moi " j'en ai deux."

Parmi ceux qui ne s'étaient point prononcés, Charles de P... se montrait le plus empressé ; il ne manquait de se rendre à l'église le dimanche matin, et plus tard à l'heure des vêpres, pour aller voir, disait-il, comment les anges savaient prier sur la terre. Jeune, riche et beau, fier de son titre de comte, plus fier encore de son brillant uniforme et de son épaulette de lieutenant, Charles de P..., que les dames du monde appelaient *un hussard d'étagère*, en raison de la délicatesse de sa taille, se mit enfin sur les rangs. Comme tous les autres, mais avec un peu d'hésitation de la part du petit Chaperon-Blanc, nous devons le dire dans l'intérêt de la vérité, il fut refusé. Cependant, nous devons également le constater, il avait eu l'honneur d'être remarqué.

Sur ces entrefaites, le régiment auquel il appartenait reçut l'ordre de partir pour l'Algérie. Charles de P..., subissant les exigences de sa position militaire, ne quitta point sans un profond sentiment de regret une ville où son cœur avait rêvé les liens d'une union heureuse. Mais il était trop brave, il connaissait aussi trop bien les sentiments du devoir pour sacrifier l'honneur à une affection non partagée. Ses yeux se remplirent de larmes lorsque, après avoir perdu de vue les dernières maisons de la ville de Gray, ils s'arrêtèrent sur l'étendard de son escadron. Il ne fallait rien moins que cette vue pour adoucir dans son âme l'amertume d'une cruelle séparation. Le prestige de la gloire consolait les regrets d'une tendresse basée sur une sincère estime.

II.

Le comte Charles de P... est parti... Il a touché la terre d'Afrique, noble conquête trouvée dans les débris d'une auguste monarchie. Affamé d'honneur et de gloire, il a perdu dans les vastes plaines de l'Algérie, à la poursuite d'Abd-el-Kader, le souvenir de la ville de Gray. Le charme de sa première garnison a disparu, et le prestige de sa tendresse *éternelle*, comme elles le sont toutes à leur début, s'est effacé de sa mémoire. Il a tout oublié, il ne songe plus qu'aux épaulettes de capitaine et qu'à la croix d'honneur.

Il y avait une année que le régiment de Charles de P... avait quitté la petite ville de Gray, lorsque le petit Chaperon-Blanc, fatiguée d'un travail au-dessus de ses forces sans doute, ressentit les atteintes d'une maladie dont elle ne pouvait se rendre compte. Un profond sentiment de tristesse s'était emparé de son esprit ; la pâleur du lis avait remplacé sur son front la teinte rosée de la reine des jardins. Comme une jeune fleur battue par l'orage, sa blonde tête, modelée d'après Raphaël, s'était inclinée sur son cou. Sa marche devint dolente, son regard, inquiet, sa lèvre perdit son gracieux sourire, et sa voix ainsi que ses yeux se remplirent de larmes. Ce fut en vain que son directeur spirituel redoubla de sollicitude et d'affection pour elle, Louise dépérissait à vue d'œil.

La science des médecins, mise en défaut par des symptômes nouveaux pour eux, se déclara impuissante à combattre une maladie dont elle ignorait le siège. La tristesse du petit Chaperon-Blanc prit bientôt le caractère d'une fièvre dangereuse. La pauvre Louise avait perdu le sommeil et l'appétit ; ses doigts amaigris ne tenaient plus qu'à peine l'aiguille qui procurait à ses petites sœurs le pain de chaque jour. Privée d'air et de soleil, ses forces s'étaient étiolées dans les labeurs incessants de sa pénible profession.

Un matin qu'elle n'eut plus de larmes au cœur, plus de soupirs dans l'âme, elle pria Dieu bien religieusement pour les deux orphelines qui allaient de nouveau se trouver sans l'appui

de leur mère, car elle crut que sa dernière heure était venue. On l'emporta à l'hôpital, et Dieu, qui avait entendu sa prière, envoya à ses pauvres sœurs une seconde mère ; car elle est bien véritablement une mère la mère des malheureux, cette religieuse, ange ou femme, qui, inspirée par l'amour de son prochain, se consacre tout entière à l'adoucissement des misères humaines. Louise avait une de ces maladies insaisissables à l'examen de la science, et qui, déjouant en quelques jours toutes les ressources de l'art, conduisent rapidement à la tombe.

(A suivre)

Modestie d'un ministre protestant

Un journal catholique des États-Unis raconte qu'un jour le célèbre prédicateur dominicain, le père Thomas Burke, monté sur l'impériale d'un omnibus qui parcourait les rues de Dublin, lisait tranquillement son bréviaire. Un ministre protestant vint s'asseoir à côté de lui, et voulant pousser une pointe au religieux, l'apostropha ainsi :

“ Le Seigneur nous dit, monsieur, que, lorsque nous prions, nous ne devons pas faire comme les hypocrites qui aiment à prier sur les places publiques et aux coins des rues, afin que les hommes les voient. Pour moi, quand je prie, j'entre dans mon cabinet, je ferme la porte, et je prie en secret.” — “ Oui, répliqua le Père Burke, sans lever les yeux de son livre, et ensuite vous montez sur un omnibus pour le dire à tout le monde.”

Un soir, on était nombreux à la table du grand Frédéric, roi de Prusse. La conversation tomba sur le Christ. Le roi n'en pouvait parler sans blasphémer. Le prince de Hesse, petit-fils de Georges II d'Angleterre, était présent. Il baissait les yeux et se taisait d'un air significatif. Le roi le remarqua, et l'interpellant avec vivacité :

— Dites-moi, cher prince, croyez-vous à ces choses-là ?

— Sire, repartit le jeune prince, autant je suis certain de parler à Votre Majesté en ce moment, autant je suis sûr que Jésus-Christ est mort comme mon Sauveur sur la croix.

Le roi resta un moment enseveli dans ses pensées, puis serrant vivement Charles par le bras :

— Eh bien, cher prince, ajouta-t-il, vous êtes le premier homme d'esprit que j'aie trouvé dans cette illusion.

— Sire, répondit le prince, quand je serais le dernier, je mourrais heureux dans cette croyance inébranlable.

Le reste du repas fut silencieux.

Le soir, Charles de Hesse passait dans un corridor du château, quand le général Tanenzien, l'homme le plus haut de taille et le plus fort de muscles que son temps ait produit, se présente à Charles ; il lui jette les deux mains sur les épaules, et le couvrant d'un torrent de larmes, il s'écrie :

— Dieu soit béni ! j'ai assez vécu pour voir un homme de cœur confesser le Christ en présence du roi !

Charles de Hesse, racontant ces choses, ajoute :

— Les larmes et les félicitations de ce noble vieillard me rappellent un des plus beaux moments de ma vie.

Heureux qui sait mériter ces beaux encouragements décernés par la conscience au courage qui ne transige pas.

L'esprit marseillais

Un Parisien et un Marseillais causent du téléphone :

— Mon cer, ze veux croire que votre téléphone de Paris transmet zusqu'aux moindres nuances de la voix. Mais, ce que tu serais épaté si tu connaissais celui de Marseille !

— Raconte.

— L'autre zour, ze me mets en communication avec un correspondant. Aux premiers mots, il m'interrompt pour me dire :

— Té, tu as manzé de l'ail.

C'était, ma foi, vrai, troune de l'air !

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE QUATRIÈME

DU 21 FÉVRIER AU PREMIER MARS

Vendredi, 21 février. — Reprenons notre jouissance. La station du carême était à St Jean et Paul. Je me rendis au Colisée. Prenant la rue *S. Gregorio* j'arrivai à l'église du même nom.

J'y priai pour nos amis les Anglais qui doivent à ce saint Pape le bienfait de leur conversion au christianisme. Quand l'Angleterre reviendra à la vraie foi, un grand pas sera fait pour la conversion du monde entier. Je m'assis sur le siège de marbre, duquel ce saint docteur délivra de si belles homélies. Il n'est pas dit qu'il laissait filer sa voix sur les *eet* ni les *quiii*. En face se trouve inscrit sur le mur un beau distique latin.

*Noctequè dieque vigil longo hic defessà labore
Gregorius modicâ membra quiete levat.*

Par la *via di S. Giovanni et Paolo* je me rends à l'église de la station. Elle est tendue de riches draperies rouges cramoisies ; une foule assez nombreuse la visite, entrant, sortant, priant, examinant, chuchotant. L'orgue soupire. J'y récitai mon bréviaire. J'étais ému. Et en lisant le psaume *Dominiis regit me*, il me semblait que le Seigneur m'en répétait les mots tout à l'oreille.

“ Le Seigneur me conduit, je ne manquerai de rien, il m'a placé dans ses pâturages. Il m'a donné de l'eau en abondance pour me rafraîchir, et sa grâce a converti mon âme. Quand bien même je marcherais dans les ombres de la mort je ne craindrais rien, Seigneur, parce que vous êtes avec moi. Vous êtes mon bâton de voyage, mon appui, ma consolation. Vous m'avez préparé une table abondante et vous me défendez contre mes ennemis. Vous n'avez pas ménagé l'huile à ma tête, et vous m'enivrez du calice de vos consolations. Votre miséricorde me poursuit tous les jours de ma vie. Oui, j'habiterai dans la maison du Seigneur, toujours, toujours.” Comme elle était douce cette prière ! comme elle était consolante, fortifiante !

Sous l'église se trouvent les appartements de la maison qu'habitaient saints Jean et Paul ; une vingtaine de chambres ou corridors ont été déblayés. Je m'y promenai, saisi, rêveur, à la lueur insuffisante des chandelles ; et je m'agenouillai à l'endroit où roula la tête des martyrs sous la hache des bourreaux.

Continuant la rue St-Jean et St-Paul, je passai à la petite église de *St-Thomas in Formis*. Fermée. Tant pis pour elle. Je ne reviendrai plus dans ce coin-ci.

J'eus plus de chance en face, à St-Etienne-le-Rond, la plus grande rotonde de Rome, quelque chose qui n'est pas beau par son fini, mais tout-à-fait intéressant par son originalité : un vrai panorama de tous les genres de supplices imaginables par lesquels eurent à passer les martyrs. Il n'y a pas moins de cinquante fresques, à quatre sujets par fresque.

Je rentrai pour lire dans *La Presse* le procès... Quel déplorable scandale ! Et dire qu'il y a des gens qui approuvent cette conduite, de leurs sympathies et de leur argent ! et notre *personnage* en est. Mon Dieu, donnez-nous l'intelligence. Mais il paraît qu'il vaut mieux qu'ils ne l'aient pas. Car ils pourront plaider cette excuse : “ Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.” Vous, qui n'avez pas ce faux-fuyant, filez droit ; et demandez à Dieu que je marche

dans les sentiers de sa justice, de son humilité et de son obéissance. Bonsoir !

Samecli, 22 février. — Ce matin, je dus porter une lettre au cardinal Simeoni. Rendu à la place d'Espagne, comme je n'étais qu'à 6 minutes de *St-Charles au Corso*, je m'y rendis par la *via del Carrozze*.

Au milieu des pierres tumulaires qui ornent les murs et les colonnes de cette église, j'en remarquai une qui portait cette touchante inscription : *Marianae Joannetae Romanae infantulae suaviter arridenti desideratissimae quae ann. I. m. III. d. 1 nata a blanditiis nostris ad angelicos choros erecta brevissimam vitam explevit. Diem aeternae conjunctionis expectantes Parentes cum lacrymis posuimus.* A Mariane Joannette Romaine, toute petite enfant que ses doux sourires nous rendaient très chère. Enlevée à nos caresses pour être transportée au sein des chœurs des anges, elle a terminé sa trop courte existence à l'âge d'un an, trois mois et un jour. Attendant le jour de l'éternelle réunion, nous, ses parents, pour soulager nos larmes, lui avons élevé ce monument ! " Il n'y a que la religion pour inspirer ce doux mélange de sourires et de larmes, de douleur et d'espérances.

Après-midi travail, lecture, repos. Vraiment j'ai ici un peu de vie tranquille, ce que je ne connaissais plus depuis l'île Bizard. Il me fallait venir bien loin pour trouver le loisir. Ce n'est pas que tous mes instants ne soient employés. Mais le travail se met bout à bout, et ne se surchevauche pas. J'avais besoin de ce repos, et Dieu me l'a ménagé. Et tout en me reposant, je m'instruis, je me recrée, je fais du bien à mon âme, et je rends, du moins je le crois, un grand service à mon pays. Dieu soit béni ! Bonsoir !

Dimanche, 23 février. — J'ai voulu voir tous les S. Laurent dont il est parlé dans les feuilles y annexées. Je me rendis vers deux heures P. M. à la *via Lorenzo in panisperna*, qui se trouve tout près de Ste Marie Majeure, à l'ouest ; portes fermées. Je passai à *S. Laurent in fonte* sur la *via Urbana*, qui court dans le voisinage, portes fermées. Très

bien, très bien, vous aurez l'honneur de ma visite, s'il me reste du temps. Pour me dédommager, j'arrêtai à l'église du *Gesu*, sur le *corso Victor-Emmanuel* à quelques arpents de la place de Venise.

C'est une des plus riches de Rome pour le précieux des marbres et l'éclat des décorations. Les Jésuites ne sont pas hommes à rester en arrière. Je m'agenouillai devant le bel autel de S. François Xavier, le second patron du pays, le patron de la propagation de la foi, l'œuvre de charité que j'ai plus à cœur dans ma paroisse.

Tout de même j'ai pu attraper un S. Laurent, en continuant le *corso Victor-Emmanuel*, jusqu'à la *Piazza della cancellaria*. Rien de plus saisissant que l'histoire du saint martyr qui se déroule sur des toiles qui ont bien quarante pieds de long. Si M. Rioux réussit aussi bien pour mon tableau de St-Lin, sa réputation est faite.

De là, je traversai au nord, à la belle *Piazza Novona*, et sur ma droite j'entrai à Ste-Agnès. On y était à chanter vêpres ; ce qui ne m'empêcha pas, de ma place au centre, de l'examiner très bien. Cette croix grecque surmontée d'une coupole qui y répand des flots de lumière, est belle certainement ; mais pas plus belle que cette vie que je vous envoie sur des feuilles volantes.

Je me suis rappelé que Jésus, dans l'évangile d'aujourd'hui, dit : " L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. " A 4½ h., il devait y avoir un sermon à St-Louis-des-Français ; j'en étais à quelques pas. Je traversai la place Navone et entrai dans l'église qui donne sur la *Piazza S. Luigi di Francesi*.

L'orgue ronflait. Une nombreuse assistance priait pieusement. Des voix françaises, prononçant le latin comme au Canada, chantaient les psaumes des vêpres. Il y avait un petit air de chez nous, je me sentais attendri. J'y jetai un coup d'œil rapide ; j'y retournerai. Pour aujourd'hui l'intérêt des oreilles a fait taire celui des yeux.

Le prédicateur était un missionnaire Salésien, Savoyard.

Vous connaissez mon admiration, ma dévotion pour S. François de Sales ; déjà je me trouvais prévenu en faveur d'un de ses enfants. Le Père Tissot, pour encourager sans doute ses auditeurs à suivre fidèlement jusqu'au bout le cours de ses instructions pendant tout le carême, a développé ces deux idées : la parole de Dieu nourrit l'esprit, elle réjouit la mémoire. Son style est imagé, mais simple et sobre ; sa phrase est nourrie, sa manière intéressante ; il connaît le chemin du cœur. Il a parlé de patrie lointaine, de souvenirs d'enfance, de tendresse maternelle ; je faisais un retour sur moi-même, bref j'ai pleuré !

Je dois cette jouissance de l'esprit et ce délassement du cœur à un de mes compagnons de pension, dont je vous ai déjà parlé, M. Belnoue, qui a bien voulu aujourd'hui être mon cicerone à travers le dédale de Rome. On gagne toujours à parler avec un savant, on n'y perd jamais à voyager avec un homme qui connaît les lieux. Impossible d'être plus aimable que ce monsieur ; et, si je le voulais, je pourrais user et abuser de ses services, *uti et abuti*.

A Rome, à raison de la grippe qui fait des ravages, le gras est permis tous les jours du carême. Mais pas plus qu'ailleurs nous ne sommes exempts de méditer ces paroles de S. Paul : " Voici un temps favorable, voici des jours de salut. Soyez patients dans les tribulations ; soyez chastes et purs. Que votre charité ne soit pas feinte. Vivez comme devant mourir bientôt, et possédez comme si les biens de ce monde ne vous appartenaient pas. " En effet quelle folie de s'attacher à des choses qui passent si vite. Dieu seul demeure, qu'il soit notre seul bien. — Pardonnez-moi ce petit bout de sermon ; je trouve cela singulier de ne pas donner mes deux ou trois instructions tous les dimanches. — Bonsoir et à demain !

Lundi, 24 février. — Cet avant-midi, M. le Dr Desjardins, qui est revenu de Naples, a passé une heure avec moi. Il donne un dîner demain soir, auquel il m'a invité.

A trois heures cet après-midi, je portais une nouvelle lettre

au cardinal Simeoni. Comme vous le voyez, tout en attendant le retour de Mgr Jacobini aux affaires et tout en préparant mes grosses batteries, je ne reste pas inactif. Réellement je pense que ma troisième question n'est pas loin d'être mure. Le moment va se présenter bientôt, je crois, de porter la lance dans l'abcès. Je suis sûr de la réponse, comme si je l'avais dans ma poche. Restera la quatrième question, l'importante, la compliquée. Dans tous les cas, quand elle arrivera, j'en ne puis pas dire que je ne serai pas préparé. Toutes mes pièces sont déjà rangées en ordre comme des soldats en ligne de bataille ; mes canons sont chargés jusqu'à la gueule. J'ai apporté ici toutes mes batteries, que je n'avais pas eu le loisir de monter dans le tourbillon qui compose ma vie Montréalaise. A Rome, j'ai le temps pour calculer mes moyens, et préparer mes attaques. J'ouvrirai le feu, je crois, d'ici à une quinzaine de jours ; et cette question gagnée, ou perdue, il ne me restera plus rien à faire ici. Je reprendrai le chemin du Canada et de St-Lin, où se trouvent le foyer de mes affaires et le centre de mes pensées. Je ferai ce qui dépend de moi ; à Dieu le reste. Il en arrivera ce que le bon Maître voudra. Dans tous les cas, n'apporterai-je que le résultat obtenu jusqu'à maintenant, le voyage sera loin d'avoir été inutile. Priez pour moi. Quand vous recevrez cette lettre je serai au plus fort des explications de ma dernière question. Ne ménagez pas les *Ave Maria*. Faites prier les enfants avec un redoublement de ferveur. Pas long, mais bien. Rien ne résiste à la prière. Le but que je poursuis me semble bon. Je suis certain de l'intention. Oh ! que le résultat soit un trésor de paix, de conciliation et d'apaisement. Je ne veux le triomphe d'aucun parti, seulement celui de la vérité. Que Dieu règne sur nous et sur notre enseignement. Ainsi soit-il.

Je revins par St-Pierre-aux-liens, la station du carême. Ce n'était pas directement sur mon chemin ; mais tout chemin mène à Rome, surtout quand on y est. Le *Corso* me mena à la place de Venise, la *via Nationale* à la place *Magnanopoli* ; la *via del Grillo* et la *via For di Conti* me menèrent à la *via*

Cavour, et celle-ci à l'escalier qui me monta à St-Pierre-aux-liens.

Les religieux entraient pour chanter Matines. Je récitai mon bréviaire aux douces et mélancoliques modulations de leur chant, aux soupirs et aux ronflements de l'orgue. L'âme se berce et s'enivre dans la prière. Au chant des litanies, tout le chœur, croix en tête, fit la procession autour de la basilique : une vision du paradis, un écho du ciel.

Avant de sortir je jetai encore un coup d'œil sur le Moïse de Michel-Ange, monstrueux et merveilleux œuvre d'art ; et je m'agenouillai devant les chaînes de St-Pierre, qu'on expose aujourd'hui dans la confession à la vénération des fidèles. Que des chaînes d'amour nous attachent à Dieu. Nous aurons bien perdu notre temps, si nous nous attachons à autre chose. Tout le reste passe si vite, et nous appartient si peu.

Hier je recevais trois lettres du presbytère. M. C..... et M. St-G..... me les ont apportées après le dîner. Bientôt vous m'arriverez directement à ma villa de la via Milazzo. Je vois bien que je ne changerai pas de domicile. Quand on est bien, on y reste. Il ne faut pas chercher de médailles sans revers. Le mieux est l'ennemi du bien. Il n'y a ici qu'un revers, c'est l'éloignement du centre. Encore en est-ce un ? j'ai par là, le repos. Je vous souhaite le repos de l'âme et du cœur. Adieu ! au revoir !

Donc j'ai reçu votre lettre du 9 courant, pleine de nouvelles. Vos photographies ne sont pas encore arrivées. Ce retard vient peut-être de leur enrégistrement à St-Lin, ou de leur distribution à Montréal. Les lettres passent toujours avant les paquets. Vous avez bien fait de fermer les chassis au soleil. Je ne crains pas que vous cassiez les cordons de la bourse, de manière à ce que je ne puisse mettre les deux bouts ensemble. Faites pour le mieux et tout ira bien. Je vous félicite, ou plutôt je vous félicite d'avoir obtenu une subvention annuelle de \$500.00 pour la construction de notre futur collège. Je dis *nous*, car j'ai écrit, pendant la traversée, une lettre très pressante à M. Mercier. Sous quelle forme cet octroi

viendra-t-il ? qui en assurera la prolongation indéfinie ? ce sont des détails auxquels on pourra voir plus tard. C'est déjà beaucoup que d'avoir le pied dans l'étriller. Vous en présenterez mes compliments à mes collègues, les commissaires, à M. le Maire, et à M. Gauthier, représentant du comté. Maintenant il ne faut pas laisser tomber la poire à l'eau. Il faut saisir la balle au bond. Il importe de commencer de suite à préparer l'opinion publique à faire un sacrifice pour la construction de cette maison. Le plus tôt on commencera le mieux ce sera. Il faut d'abord y aller avec prudence. Contentez-vous, dans l'occasion, d'appuyer sur le principe, et de démontrer les avantages d'un collègue. Laissez les gens venir de l'avant et fixer eux-mêmes la somme de leurs sacrifices. Voici venir l'octroi des licences d'auberge. J'espère qu'on n'en augmentera pas le nombre. Ce serait ouvrir une porte au désordre, s'il est nécessaire, voyez à cet effet le maire et les conseillers, en particulier. Où est l'affaire de M. Moody ? pense-t-il toujours à transporter ses boutiques à St-Lin ? Au revoir, mon cher ami et croyez à l'affection avec laquelle, je suis...

Mardi, 25 février. — Douce besogne. Je me suis levé ce matin avec un gros mal de tête. J'ai essayé le travail. Le crâne m'ouvrait. Je me mis à copier, ouvrage machinal ; après deux pages, je voyais du feu. " C'est bien, me dis-je ; quand le bon Dieu veut une chose, il faut la faire, c'est-à-dire aujourd'hui ne rien faire. " Je me contentai de lire un peu d'histoire romaine, sous forme de délassement, de feuilleter quelques pages de grammaire italienne, et de parcourir mon journal italien.

Car je deviens italien. Pour celui qui sait le latin, l'italien est facile. Pour l'apprendre parfaitement, il suffit de manger trois fois par jour du macaroni ; au bout de deux semaines, on lit ; au bout d'un mois on parle. Comme je ne puis m'astreindre à ce régime, mon instruction va plus lentement. Tout de même, si ça continue, quand je partirai, je lirai l'italien comme le français.